LES CAMARADES
adresseront
tout ce qui concerne
l'anarchie
à ANDRÉ LORULOT
22, rue du Chevalier-de-la-Barre, 22
PARIS - XVIIIe

l'anarchie

PARAISSANT TOUS LES JEUDIS

ABONNEMENTS

FRANCE

Trois Mois..... 1 50
Six Mois..... 3 »
Un An..... 6 »

ÉTRANGER

Trois Mois..... 2 »
Six Mois..... 4 »
Un An..... 8 »

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 251 | DIX CENTIMES | JEUDI 27 JANVIER 1910

C.I.R.A.

La Justice et les Criminels

La campagne menée par la presse contre les apaches s'alimente chaque jour de nouveaux arguments. Hier c'étaient les agents de police Blot et Mugat tués par l'homme qu'ils se disposaient à arrêter ; ensuite voilà l'agent Deray qui subit le même sort... et les journalistes bourgeois n'ont pas assez de larmes pour toutes ces *victimes du Devoir*.

Déjà, pour obéir à la presse policière, Fallières a rétabli la peine de mort. Si ce geste lui permet de conserver sa sinécure de parasite, il n'a pourtant abouti à rien de sérieux contre la criminalité qu'il était censé combattre. Les crimes succèdent aux crimes ; chaque matin c'est un nouveau meurtre, une concierge égorgée, une petite fille violée, une rentière jetée par la portière d'un train, des passants attaqués et dépouillés, etc, etc.

La criminalité monte et tandis que les policiers de la presse bourgeoise aboient contre les apaches, préconisant l'augmentation des forces policières et l'instauration d'une juridiction féroce — demandons-nous plutôt quelles sont les raisons d'un tel état de choses et quels pourraient être les remèdes à y apporter.

***

Ce que les partisans de la justice et de la répression oublient trop facilement, c'est que la criminalité a des causes — et qu'elle subsistera aussi longtemps que l'on n'aura pas détruit ce qui l'engendre.

Nous n'avons pas la prétention en ces quelques lignes de traiter à fond une telle question. Il nous faudra y revenir. Mais il y a un certain nombre d'arguments tellement clairs et tellement indéniables qu'ils n'exigent pas un long développement.

Pourquoi y a-t-il des voleurs ? Parce qu'il y a des gens qui ne peuvent arriver à satisfaire leurs besoins. Chaque jour des hommes meurent de faim ou sont obligés de subir des privations douloureuses. Ce n'est pas pour son plaisir que le vagabond dérobe un pain et couche dans la rue. Il est victime de la fatalité économique.

C'est grâce à la propriété individuelle qu'il y a des riches et des pauvres, des gens qui possèdent et d'autres qui n'ont rien, des hommes qni ne font rien et s'engraissent du travail d'autrui, tandis que celui qui produit tout, crève dans la misère. Il en sera ainsi tant que ce préjugé néfaste subsistera.

Pour manger, l'homme doit se vendre, se prostituer. Puisqu'il ne possède rien, il faut qu'il aille trouver celui qui possède, celui qui détient la richesse sociale, les instruments de travail et de production, la terre, les usines, les mines etc. Lorsque le non-possédant aura mis en valeur le capital accaparé par le propriétaire, celui-ci lui accordera un salaire, une rétribution — salaire toujours dérisoire et tout juste suffisant pour empêcher l'ouvrier de disparaître.

Si l'individu veut donc vivre légalement, il ne peut le faire qu'en prostituant ses bras ou son cerveau — et parfois même son sexe. La légalité capitaliste ne lui laisse pas d'autre alternative — à moins qu'il ne se trouve par une circontance quelconque à la tête d'un capital lui permettant de vivre à son tour en oisif et en parasite.

Celui qui est sans travail et qui n'a pas un sou a néanmoins des besoins à satisfaire s'il ne veut disparaître. Que faire ? Se laisser mourir ou se révolter ? La loi de conservation le pousse à se révolter, à prendre ce qu'il lui faut, *là où il y en a* et par n'importe quel procédé !

En vertu de quelle lâcheté l'homme accepterait-il de se courber devant l'inexorable puissance de l'argent ? Pourquoi se laisserait-il broyer par une société d'iniquité et d'usurpation plutôt que se dresser devant elle en ennemi ?

Le voleur est logique — et c'est la Société qui ne l'est pas.

J'ai faim, il faut que je mange, il n'y a rien de supérieur ni de respectable pour moi lorsque ma vie est en danger. Et les loups affamés sortent du bois de la résignation... Et leurs ventres n'ont pas d'oreilles pour vos morales et vos codes...

Beaucoup de gens qui proclameraient volontiers le droit au vol pour les miséreux prétendent que la misère et la faim ne sont pas les seuls facteurs de criminalité. Il y a encore, disent-ils, la paresse et la perversion.

Je ne me reconnais pas le droit pour ma part de blâmer l'individu qui s'insurge contre les conditions actuelles de travail. Turbiner comme un esclave toute une journée, durement, péniblement pour un salaire qui ne peut être que dérisoire, afin d'enrichir un capitaliste qui ne fait rien, cela n'est pas agréable. Et puis beaucoup d'hommes n'ont pas le tempérament veule et soumis, ils ne veulent pas être commandés et prétendent rester libres. C'est pourquoi ils s'évadent des prisons industrielles et des bagnes capitalistes, et comme la société ne leur donne pas les moyens de se subvenir autrement que par l'esclavage, ils sont conduits à vivre par des moyens illégaux.

Ces choses ne se produiraient pas dans une société plus fraternelle. Si chacun avait à manger à sa faim il n'y aurait plus de voleurs. Et si chacun pouvait travailler librement — sans patrons et sans exploiteurs — il n'y aurait plus de paresseux.

Les uns et les autres, voleurs par paresse ou par misère ne sont donc pas des coupables. Quant à celui que l'on qualifie de dévoyé et de perverti, il ne l'est pas davantage.

L'apache qui, sans autre raison que la joie féroce de voir couler le sang, frappe un passant qu'il ne connait pas est evidemment un anormal, un fou.

Le satyre qui viole et qui égorge un petit enfant est indéniablement un malade, un détraqué — dangereux peut-être, mais irresponsable néanmoins.

Et là encore nous nions le droit de juger. Une société qui par ses institutions favorise l'extension de l'alcoolisme à un degré terrible, une société qui par ses morales fabrique des générations « d'onanistes » et d'anormaux ne pouvant satisfaire leurs besoins amoureux hors du mariage et de la prostitution — un tel milieu social ne peut engendrer que le crime, la maladie, la folie, la pourriture et le sadisme.

Qui crée la misère ? Sinon le régime capitaliste. Qui donc alors engendre toutes les tares, toutes les lâchetés et tous les vices sinon la société actuelle, c'est-à-dire l'ensemble des hommes actuels. Car les dirigeants et les capitalistes ne sont pas seuls responsables du gâchis actuel, les honnêtes gens, les ouvriers, les exploités et les électeurs qui acceptent les institutions présentes contribuent également à perpétuer ce qui les écrase.

***

Et alors à quoi sert de punir, de réprimer, d'enfermer, de guillotiner ?

A rien du tout !

Tant qu'il y aura misère, il y aura vol et criminalité. Tant qu'il y aura Capital, Propriété, Autorité, il y aura misère. La solution est donc de se débarrasser des préjugés qui soutiennent l'édifice social actuel, pour instaurer une société libre et harmonique.

Sous son masque d'hypocrisie la société réprime avec férocité les atteintes portées à l'intangibilité de sa puissance. La loi n'a pas d'autre but que de sauvegarder les privilégiés, c'est l'instrument de la défense capitaliste.

Au nom de la loi on emprisonne le crève de faim qui dérobe un pain ou une denrée quelconque, indispensable à sa vie. Pour ce *délit* — atteinte au principe de la Propriété individuelle — on l'enverra en prison tandis que des marchandises pourriront dans les magasins faute de clients, faute de consommateurs payants.

Au nom de la loi, on emprisonne aussi celui qui par ses écrits, paroles, réflexions ou actes se montre irrespectueux des dogmes établis et insoumis aux morales courantes, celui qui par sa critique et sa propagande menace les institutions bourgeoises dans leurs sources mêmes : la complicité et l'inconscience générales.

En prison celui qui se moque du drapeau, en prison celui qui parle de révolte et d'affranchissement, en prison celui qui s'enfuit de la caserne pour éviter l'imbécile existence et le rôle criminel qui l'y attendent.

Il faut que les hommes soient soumis et tremblants, on les fait marcher comme des gosses avec des récompenses et des punitions. Décorations et prébendes pour les uns, amendes, prison, travaux forcés, guillotine pour les autres. Et pendant que le voleur d'un pain est incarcéré de longs mois, le banqueroutier qui a détourné des sommes colossales est acquitté — à titre de bourgeois, par d'autres bourgeois : les juges de toutes robes.

On l'a dit souvent, dure *pour les faibles et les petits*, la justice est tendre pour les puissants et les grands. N'est-elle pas l'émanation directe des profiteurs de l'injustice et de l'arbitraire ?

Les juges et les policiers sont les défenseurs des possédants.

N'est-il pas stupide qu'un misérable paria devienne policier ou gendarme pour une maigre pitance ? N'est-il pas illogique que ce miséreux aille exposer sa peau pour défendre celle des richards qui restent à l'abri dans leur opulence ?

Et pourtant ces « fils du peuple » acceptent de devenir des chiens de garde, des bourreaux... Est-ce par paresse ou par suite d'une basse mentalité ?

Peu importe les raisons qui les conduisent à remplir un rôle semblable. Ils n'en sont pas moins les véritables tortionnaires, les tyrans objectifs qui nous empêchent de vivre.

Aussi lorsqu'un d'eux *écope* au hasard de la bataille, n'avons nous pas de temps à perdre pour le plaindre. La fonction policière est indigne d'hommes libres et ceux qui acceptent de la remplir n'ont pas à s'étonner des accidents du travail que peuvent entraîner les légitimes colères de ceux qui veulent défendre leur seul bien : la liberté !

***

D'autre part la Société n'a pas le droit de punir, puisqu'elle n'a rien fait et ne peut rien faire pour empêcher les délits.

Faire régner l'ordre, c'est écraser les faibles au profit des gouvernants et il ne saurait donc être question de justice et d'équité.

On punit un homme, alors qu'il ne pouvait pas faire autrement que voler ou tuer. (On sait en effet que l'un entraîne souvent l'autre...)

Nous avons vu quelles étaient les causes qui engendrent presque toujours les délits et les crimes, toutes ces causes sont produites par le milieu social.

La misère découle de l'usurpation et de la propriété. La paresse est une réaction contre l'esclavage. La folie est le résultat de la déplorable éducation et des influences mauvaises subies par les individus.

Si chacun pouvait manger à sa faim, satisfaire tous ses besoins, aimer selon son cœur, ne pas aliéner sa liberté, ne manquer ni de savoir, ni d'affection, l'homme ne pourrait plus être mauvais.

Mais dès la plus tendre enfance, il est vicié par un entourage corrompu. Physiquement, il grandit dans des conditions défectueuses d'hygiène et de développement. A peine formé, l'Usine le happe et les mauvaises fréquentations le guettent. Mal éduqué, sans volonté contre les passions et les vanités, il fume par ostentation et s'alcoolise pour faire l'homme. Dans un corps chétif, c'est un esprit obtus et déformé, un être incapable de vivre d'une façon saine et belle, C'est du gibier pour l'hôpital et la maison d'aliénés, établissements si voisins de la prison, du bagne et de la guillotine.

Voilà les serres où la Société capitaliste cultive les fleurs malsaines qui ont germé sur la purulence de son fumier.

Elle fabrique par millions des malades et des dégénérés, des voleurs et des révoltés. Pour guérir les uns et soumettre les autres, elle ne peut employer que la brutalité et la violence. Elle les écrase, elle les tue... Et la plaie persiste et le chancre suppure sans cesse et le mal ne disparaît pas..

Mais le fumier social, n'est-ce pas nous tous qui le constituons, qui l'entretenons ?

Les anarchistes ont compris que c'était la forme sociale qui était mauvaise — et que c'étaient les hommes qui la rendaient mauvaise parce qu'ils étaient incapables d'en instaurer une meilleure.

Rendre les hommes meilleurs, plus sociables, plus conscients, plus raisonnables, c'est préparer le moment où ils pourront vivre sans maîtres qui les commandent et sans patrons qui les dépouillent. C'est le seul travail à faire pour améliorer la société et empêcher les néfastes conséquences que nous venons d'examiner.

L'intérêt de tous les hommes est de s'affranchir, de s'éduquer et de lutter avec nous pour la transformation individuelle et sociale.

Au lieu de crier contre l'apache et le cambrioleur, qu'ils se libèrent donc du voleur patronal qui les dévalise plus sérieusement !

Au lieu de lyncher sauvagement un pauvre dégénéré, qu'ils protestent donc contre les passages à tabac policiers, les assassinats juridiques et pénitentiaires, les tueries coloniales, les *maisons de corruption*, les Biribi, etc.

Au lieu de voter, de se résigner, qu'ils tentent donc de s'instruire un peu plus et de s'alcooliser un peu moins.

Il n'y a pas d'autre solution. Ce n'est ni la guillotine, ni un rédempteur quelconque qui nous apporteront le salut ; par notre savoir et notre conscience, il sera en nous.., quand nous voudrons.

Ou alors si vous ne voulez pas œuvrer dans cette direction féconde, si vous voulez consolider par votre veulerie notre monde de turpitudes et de canailleries, ne vous plaignez pas si un apache vous frappe sans pitié.

Apaches, honnêtes gens et flics ne nous sont pas plus sympatiques les uns que les autres. Seuls, les hommes qui veulent vivre librement en respectant notre individualité, seuls les hommes qui veulent s'unir en toute camaraderie, sur le terrain de la réciprocité amicale, seuls ceux-là nous intéressent. Avec eux nous tentons de vivre dès maintenant une vie meilleure — en dehors de votre Société imbécile et vermoulue et contre elle, quand il le faut !

HAEL

Réflexions

Il est actuellement certaines préoccupations qui captivent assez vivement l'attention des camarades — des préoccupations ayant trait à l'activité et à la vie anarchistes. A mesure qu'on parvient à se créer une conception originale de la vie — j'entends une conception de sa propre vie, basée sur ses propres connaissances, complétées par l'expérience, cadrant donc avec sa mentalité personnelle — à mesure donc qu'on se dégage des influences ambiantes, certains problèmes se posent qu'on ignorait auparavant. Moins, en effet, est originale la conception qu'on se fait de la vie anarchiste, moins apparaît comme nécessaire la réaction contre l'environnement; ceux dont l'existence est une imitation, une répétition, une contrefaçon de celle d'autrui, ceux-là n'ont guère à s'attendre aux heurts. Il ne coûte pas grand'chose de se proclamer révolutionnaire, anarchiste... puis d'arranger sa vie de telle sorte qu'en dehors des jours de manifestations ou des soirs de réunions, personne ne s'en doute. On parvient à s'accommoder facilement avec la « société », l'union, voulue ou non, se scelle au beuglant, au comptoir ou à la manille. D'ailleurs, à mesure que se précise le développement individuel, l'environnement contre lequel il faut réagir se rétrécit; il se réduit souvent aux compagnons de lutte avec lesquels les circonstances ou les péripéties de la propagande nous ont amenés à faire route commune, les compagnons de lutte avec lesquels nous pouvons être d'accord sur certains points relevant du domaine économique, mais que nous trouvons obstinés à ne point vouloir tenter l'effort libérateur indispensable pour se différencier moralement de ceux dont ils s'affichent les adversaires.

***

Un certain nombre de camarades sont parvenus, en se rattachant à des groupes de « jeunesse syndicaliste révolutionnaire » à se procurer, dans les Bourses du Travail, un local où il leur est loisible non seulement de se retrouver, mais encore d'organiser de temps à autre des causeries éducatives. Généralement, c'est le sourire aux lèvres que les syndicalistes offrent aux anarchistes la jouissance d'une salle de ce genre. L'occasion est tentante, il y a la question d'économie, le mirage d'une propagande d'éducation intensive dans un milieu qui l'ignore. La lune de miel passée, on s'aperçoit bien vite que dans une Bourse du Travail, anarchistes anti-syndicalistes ou simplement non syndicalistes, ne peuvent jamais être que tolérés et qu'il suffit d'une discussion un peu vive pour entraîner l'expulsion d'autant plus imminente que sur le terrain de la contradiction les protagonistes du syndicalisme se sont montrés moins brillants.

A un autre point de vue, aux yeux du public, tout ce qui émane des Bourses du Travail ou des Maisons du Peuple, tout ce qui invite ou y convoque porte l'estampille socialiste ou syndicaliste. C'est du déjà entendu. Qu'ils le veuillent ou non, et pour détonnants que soient les titres des causeries ou des discussions annoncées, les anarchistes sont marqués, pour l'extérieur, au sceau de l'églantine rouge. Leurs moyens d'action, leur champ de rayonnement se limitent à un public spécial, un public qu'ils n'atteignent pas, travaillé qu'il est sournoisement par les professionnels du syndicalisme, lorsque, par politique, ils ajournent l'expulsion des anarchistes de leurs locaux.

On se préoccupe donc sérieusement, parmi les anarchistes de province, d'œuvrer en dehors des Bourses du Travail ou autres institutions similaires. La place des anarchistes ne nous y paraît justifiée que lorsqu'il s'agit d'y discuter, c'est-à-dire d'y faire œuvre d'éducation. Cela en passant, comme on le fait dans les réunions radicales ou sillonnistes, etc. Dans les départements, il n'est pas difficile de découvrir une chambre ne dépassant pas 100 à 150 fr. de loyer annuel, soit 2 à 3 francs par semaine, somme facile à récupérer, aisément compensable par l'extension du champ d'activité que sous-entendra cette affirmation d'autonomie.

C'est de l'esprit d'initiative des camarades que dépendra alors la valeur et l'intensité de l'œuvre éducative entreprise. Plus ils se montreront indépendants des organisations étiquettées, plus disparaîtra la suspicion qui s'attache aux efforts soumis à l'influence des partis.

***

Une autre préoccupation — non la moindre — des camarades, c'est la question de la libération économique. Il vient un moment où l'anarchiste sent peser lourdement sur lui les conséquences de l'exploitation patronale, d'autant plus lourdement que plus continu a été son effort en vue de son affranchissement intellectuel ou moral.

Certes, ce n'est pas en accomplissant dix à quatorze heures de travail quotidien — d'un travail machinal dépourvu de toute originalité, souvent épuisant — qu'il est possible d'acquérir de nouvelles connaissances ou même de raisonner celles déjà acquises par bribes sur les heures dérobées au sommeil. La vie normale n'est pas celle qu'on mène enfermé tout le jour, au bureau ou à l'atelier, hanté par le sentiment bien net qu'on produit uniquement pour la spéculation. On s'épuise physiquement, on s'étiole cérébralement, les aspects les plus beaux des choses laissent indifférent, on est envahi par le scepticisme, entraîné par un courant régressif irrésistible.

Il est de ces affirmations de vie libre qui font sourire quand on sait que celui qui les profère végète à grand' peine...

Il reste pratiquement à indiquer un moyen libérateur du servage économique... Il semble que là encore, comme pour tout ce qui concerne les détails de la vie anarchiste, les moyens de libération soient d'ordre purement individuel. Quel que soit le moyen choisi, la préférence devra aller à celui qui, avec le moins de *risques inutiles* et le minimum de concessions à « la société », assure le maximum d'indépendance. J'appuie à dessein sur l'expression « risques inutiles ». Si la place de l'anarchiste n'est pas au bagne capitaliste, elle n'est pas davantage entre les quatre murs d'une geôle...

Indiquer un moyen de libération économique? Ils sont foule et cependant on hésite à en recommander aucun. Les camarades qui ont réussi à se créer une existence indépendante, en marge de l'exploitation et à l'abri de tout risque spécial semblent tout qualifiés pour fournir à leurs amis les renseignements nécessaires.

***

Une autre question dont nous désirerions voir les anarchistes se préoccuper davantage, c'est celle de l'alimentation. On lit les articles qui en traitent, on les approuve souvent, on ne pratique guère... Il y a mieux à faire...

L'anarchiste ira de préférence à l'alimentation qui lui assurera le plus d'auto-maîtrise, le plus de capacité, dans tous les domaines, pour envisager les expériences dont la succession forme la vie et les poursuivre sans crainte comme sans exagération.

Il n'est point question d'être sectaire ou outrancier. Je persiste à considérer l'abstinence comme un indice de faiblesse et la débauche comme une preuve de déséquilibre. Certes, il est de bons, d'excellents camarades qui mangent de temps à autre un bifteck, fument volontiers une cigarette, par hasard boivent avec plaisir un verre de vin au cours de leur repas. Nul ne songe à le nier. Ce que les faits montrent, c'est que le bifteck occasionnel conduit facilement à un régime carné qui devient indispensable; c'est que la cigarette fumée par hasard se transforme en un paquet de tabac quotidien dont on ne peut plus se passer sous peine de souffrir cruellement; que le verre de vin se mue aisément en un litre ou deux qu'on absorbe quotidiennement sous peine, paraît-il, de perdre ses forces... De concession en concession, on en arrive à l'absinthe et aux apéritifs.

Voici toute la question : l'usage du régime carné, du tabac, des boissons fermentées, des breuvages distillés est-il favorable ou non au développement de l'anarchiste? Son absinthe engloutie, son apéritif absorbé, l'anarchiste est-il devenu un meilleur camarade, un réagisseur plus conscient ? Son cerveau est-il plus éclairci, ses organes fonctionnent-ils plus régulièrement? Se sent-il plus apte à l'effort?

Les uns objectent l'adaptation, les autres la recherche des sensations rares, deux aspects d'un état pathologique... C'est entendu, on s'adapte à toutes espèces d'excès et de déséquilibres, on s'y adapte en criant liberté ! et en fin de compte les penchants, les aptitudes, les appétits, devenus incontrôlables, font du malheureux qui s'y livre le pire des esclaves... N'est-ce pas à cela que mène la fameuse recherche des « sensations rares » sans laquelle on nous assure qu'il ne saurait y avoir d'anarchistes (?) Je réclame pour Néron, Torquemada, le marquis de Sade, grands amateurs de sensations rares, une place au panthéon des anarchistes-types... Pensez donc ! quelles sensations rares cela ne doit-il pas procurer d'enduire de poix le corps d'un malheureux et d'y mettre le feu, — de fendre le bas-ventre d'une femme pour y voir des porcs en dévorer les entrailles, — de boire une coupe de vin pleine des cendres d'un enfant roti tout vif !

Ceux qui ont perpétré de tels actes ne m'apparaissent pas plus comme des anarchistes que comme des surhommes, j'y vois tout uniment des déséquilibrés chez lesquels l'abus des sensations incontrôlées a amené une perversion de l'imagination. Je persiste à considérer la vie comme une série d'expériences qu'on voudrait être libre d'accepter, de refuser ou de renouveler, et non de sensations, communes ou rares, d'autant plus rares qu'on en a perdu tout contrôle.

Revenons à la question de l'alimentation ; il est d'usage, quand on parle aux camarades de soutenir telle propagande, de souscrire au loyer d'une salle, d'accomplir tel acte de solidarité, il est d'usage de se voir objecter la pénurie des fonds. On sait bien que les anarchistes ne comptent pas parmi les fortunés de ce monde, néanmoins, on reste rêveur en songeant aux petites sommes répétées qui se dépensent inutilement pour l'assouvissement de tant de besoins superficiels aussi irraisonnés que nuisibles.

E. ARMAND

Les Apaches dans l'Armée

On crie beaucoup en ce moment contre la présence dans les régiments d'un certain nombre de condamnés de droit commun. Ceci, à propos de l'assassinat dans un train d'une vieille rentière — par deux soldats, qui n'étaient nullement des repris de justice et dont l'un était même fils de flic.

Mais les journaleux s'en moquent. Les assassins ne sont pas des apaches ? Ça ne fait rien, c'est néanmoins de la faute à ceux-ci. S'il n'y avait pas d'apaches à la caserne, il est tout à fait certain que les honnêtes garçons de policiers ne tueraient pas une vieille inutile pour lui barbotter une thune.

Pensez donc ! quelle horreur pour les honnêtes ouvriers et les vertueux fils à papa que d'être obligés de vivre la même vie que les maquereaux et autres illégaux ! C'est insupportable, ces braves petits pioupious vont se contaminer à un tel contact...

Pourquoi y vont-ils en ce cas ? S'ils craignent la contagion, ils n'ont qu'à s'en aller. Plutôt que chasser les apaches de l'armée — où ils se trouvent peut-être très bien — ne vaudrait-il pas mieux que les honnêtes gens s'en aillent et abandonnent une profession qui n'a d'ailleurs rien d'honnête ?

Ce serait un beau geste.

Quelle ironie de parler des apaches dans l'armée ! Comme si ce n'était pas un métier très convenable pour ces messieurs. Cette existence imbécile qui s'écoule entre la paresse de la caserne, les brimades de la chambrée et les saletés du bordel, convient parfaitement aux épaves du trottoir et de la prison.

On ne parle que de brutalité à la caserne. On ne rêve que d'exploits guerriers On fait le crâneur avec un sabre et un fusil. Parfois même, on se fait la main... en Chine et au Maroc, ainsi qu'à... Narbonne ! En ces occasions, on touche un « quart » de vinasse en supplément et « y'en a qui disent que c'est pas bath el' régiment ! »

Les apaches font en général de bons soldats. Ils rengagent très souvent — à moins qu'ils n'entrent au service de la Sûreté. (Il y en a même qui deviennent députés, de la Guadeloupe, de St-Etienne et d'autre part).

D'ailleurs, on doit oublier tout ça sous les plis du drapeau. Les trouffions ne sont ils pas les gosses d'une même Patrie ? Ne doivent-ils pas travailler en commun à sa défense, quelle que soit leur situation sociale ?

Et puis quelle solution apporter ? Les envoyer en Afrique ? En faire des régiments spéciaux ? Tout ça serait coûteux et... dangereux

Qu'on les conserve dans la grande Muette, qu'on les utilise à faire des cours pratiques de surinage militaire et la capacité de notre armée nous donnera le premier rang dans le monde civilisé.

FLEUR DE GALE

Le Bon Exemple

L'autre jour une quelconque « terreur » de barrière, que les flics appréhendaient pour des méfaits que j'ignore, en démolit convenablement quatre. Quatre flics dégringolés comme ça par un bonhomme que l'on s'apprêtait à saler en douceur, voilà de la bonne besogne. Les vengeurs de Ferrer s'étaient mis quelques centaines, le 13 octobre de glorieuse mémoire pour n'en descendre qu'un !

D'avoir si bien travaillé, ce Liabeuf m'est sympathique — bien plus que certains redoutables révolutionnaires, qui après avoir encaissé de copieux passages à tabac protestent véhémentement... par voie journalistique.

Pourtant les apaches en général ne m'intéressent guère. Ils diffèrent trop peu des honnêtes gens. A de rares (et estimables) exceptions près, leurs mentalités et procédés sont identiques. Tous deux reconnaissent l'autorité et en usent. Tous deux ont de la vie une conception dépourvue de beauté et illogique, ce qui se vérifie dans leur activité de tous les instants. De même que l'honnête citoyen considère son épouse comme sa propriété et lui dénie toute volonté individuelle, le marlou voit en sa marmite un objet de rapport. Tous deux exploitent sans vergogne. L'honnête commerçant vole à l'abri des lois par ruse. L'apache opère par violence, contre la Loi. Seule la finalité des choses peut différer sensiblement. Alors que le financier terminera tranquille, honoré, décoré, Charlot de Ménilmuche ou de la Bastoche a bien des chances d'épiloguer au bagne, à moins qu'une suprême déveine ne lui fasse connaître le baiser mortel de la Veuve.

Neuf fois sur dix, dirai-je pour conclure, les apaches ne sont que des bourgeois inadaptés ou malchanceux. Mais il faut leur rendre cette justice : ils sont moins lâches, moins veules que les honnêtes gens, et par là, ressemblent un peu plus à des Hommes.

Par exemple, ce Liabeuf, arrêté il y a 15 jours rue Aubry-le-boucher, en démolissant quatre cognes, s'est comporté en homme, là où presque tous — y compris les révolutionnaires et les anarchistes — se conduisent ordinairement comme des pleutres.

***

Je ne sais pas pourquoi on l'arrêtait, et cela me paraît secondaire. Quelles que soient ses causes officielles, le fait reste. Des hommes au nom de la Loi se ruaient sur un homme parce que dans la lutte pour la vie, il avait transgressé les règles du code.

Il avait transgressé la Loi ! — Mais y avait-il jamais souscrit ? L'avait-il reconnue ?

N'est-ce pas un comble d'illogisme que d'accuser un individu de méconnaître des règles qu'il ignore peut-être, auxquelles nul ne lui demanda jamais de souscrire, et que d'autres ont édictées, à son insu ?

La Loi, je l'ignore, — je la nie. A mes yeux, elle ne se justifie par rien. Elle m'est imposée par la force brutale. Elle ne subsiste respectée et obéie par les plus faibles que grâce à ses phalanges d'argousins, de flics et de soldats.

Pour un mot, un écrit, un geste — simplement, car telle est la fantaisie d'un juge ou d'un agent, la puissance abstraite de la Loi se concrétise et frappe. Ses chiens assaillent l'insoumis. Délibérément, des magistrats retranchent de sa vie tant de jours, de mois, d'années, qu'il passera dans l'horreur des prisons. On le supplicie froidement, par la solitude, le silence, l'obscurité; on en fait une chose grise, informe, sans activité propre.

Que, leur abjection dorée étant menacée par les révoltés — réfractaires conscients ou non — les maîtres du jour se défendent, rien de plus naturel. Qu'ils suppriment le rebelle, impitoyablement. Que franchement ils fassent leur devise du mot fameux de Brennus « Malheur aux vaincus ! » et qu'ils tuent l'apache dont le couteau inquiète leurs bedaines, le poète et le penseur éveillant des consciences, l'anarchiste conquerrant sa vie sur la leur. Qu'ils tuent ! — La bataille serait sans merci de part et d'autre, mais du moins ignorerait-on l'infamie et le tourment des geôles.

Il est logique que, pour vivre, un homme en supprime un autre, lorsque celui-là lui barre la route. Il est logique que les dépossédés assaillent les possédants et que les possédants répondent par des mitrailles. Il est logique que l'apache, réfractaire des bagnes du travail assomme un rentier, — et logique encore que les rentiers le tuent quand ils le tiennent...

Tuez. C'est votre droit, — et c'est le nôtre. Mais ne torturez pas. Cela c'est le vrai crime, l'acte mauvais, répugnant. Priver un homme d'air et de lumière, le baillonner, lier ses membres, lui ôter toutes les joies de la vie et ne lui en laisser que la souffrance, voilà bien le Crime par excellence.

L'existence sans la liberté devient la pire des agonies. Or chaque loi étant une entrave de plus à la liberté individuelle, tout individu doué de volonté est par définition un réfractaire. Eh bien ! chaque fois qu'au nom de cette Loi, qui crée le vol, la fraude et le mensonge, qui étouffe et torture, un homme se voit assailli, s'il reste en lui tant soit peu de force virile, il doit se défendre, férocement, désespérément.

Le droit à la vie implique le droit de tuer celui qui empêche de vivre. La volonté de vivre m'impose le devoir (nécessité) de tuer celui qui veut me ravir la liberté — sans laquelle il n'est point de vie.

***

Mais on est si lâche à présent ! Les servitudes accumulées ont fait les hommes si mous et si séniles, que même l'instinct primordial de la bête rendant un coup de griffe pour un coup de dent, s'est endormi en eux. Si les loups que l'hiver exaspère sortent du bois et s'en vont, gueules ardentes, arracher les pitances nourricières ; si toute brute animale se rebiffe devant la faim ou le collier — les gueux supportent stoïquement leur misère, et tous les hommes se laissent opprimer, bafouer, supplicier, sans rebellion...

Les jours ne sont plus des carnages francs où se heurtaient les forces violentes et nettes. Un humanitarisme veule berce maîtres et esclaves. Ils veulent la Paix, — internationale, sociale, individuelle... toutes les paix possibles. Et hypocritement, faces voilées de sourires, ils luttent par la corruption, la trahison, la fourberie. La peur règne — la peur du sang et de l'effort, la peur de quitter les douces somnolences...

Ainsi s'explique la nonchalante désinvolture des privilégiés jonglant avec les destinées du commun des mortels. Insultes, vexations, spoliations, l'arbitraire ne discontinue point de cravacher l'individu. Impunément, des hommes exploitent et torturent d'autres hommes, cent fois plus nombreux.

Parmi tant de faiblesses et de lâchetés j'admire celui qui *ose* se défendre. Il faudrait que surgisse plus souvent une telle silhouette d'apache, pour enseigner aux poltrons et aux tourmenteurs, le respect de l'individu.

Car aux flics la leçon fut bonne. Aux veules elle est cinglante comme un coup de fouet. Et à ceux qui frayent leur chemin narguant les autorités — réfractaires, anarchistes — et que la loi guette à chaque tournant de la route, cet apache a donné le bon exemple...

LE RÉTIF

LE FÉMINISME

Ainsi que la politique, mais sous couleur de revendications économiques, le *Féminisme* se partage en sectes d'un bariolement inesthétique, passant du blanc lilial au rouge cramoisi.

Pour les plus purs, la femme est *supérieure*, pas moins. C'est le matriarcat rénové.

Les radicaux, eux, sont simplistes. C'est l'*Homme-Femme*, l'hermaphroditisme qui est leur idéal.

Quant aux crapauds du marais féministe, ils proclament *l'équivalence*. S'il y a différenciation morphologique, différenciation cérébrale et nerveuse, différenciation esthétique et morale entre l'homme et la femme, qu'importe : il y a équivalence de fonctions. L'homme procrée, la femme aide à la consommation ; l'homme est fort, la femme est faible. Du couple entrelacé doivent résulter l'accord et l'harmonie sociales rêvés !

***

Eh bien, la faiblesse est un motif de Servitude. Seule, la ruse peut sembler un contrepoids à la naturelle exploitation du faible par le fort. Le faible cherche à se défendre, tout aussi logiquement que le fort abuse logiquement de sa force. Mais scientifiquement, *la faiblesse demeure un motif de servitude et d'exploitation.*

Depuis la formation du Système solaire dans lequel nous grouillons, l'élément *faiblesse* subit sans merci l'écrasement naturel de l'élément *force*. Cependant il faut reconnaître que parallèlement à la progression générale, des phases successives ont transformé la situation matérielle et morale des faibles. Ce sont les résultantes de l'inconsciente évolution générale, toujours en état de devenir, qui perdurera, qui se développera incessamment.

Partant du biblique Abraham sacrifiant l'enfance à son sanguinaire Moloch, passant par Brutus qui détruisait sa lignée de gaîté de cœur, nous rappelant le droit de vie et de mort reconnu sur les siens au *Pater familiæ*, arrivant enfin aux temps modernes qui déifiaient et déifient encore l'autorité ancestrale et paternelle, l'évolution infantile a suivi son cours. La faiblesse a été tour à tour égorgée, rouée, mutilée, fessée, giflée, gâtée et bernée par la force. Mais c'est là une *faiblesse passagère* qui disparaît à la transformation de l'enfant en être viril.

Socialement, des temps primitifs à nos jours, que de revirements tangibles entre faibles et forts ! Les classes, d'abord nettement tranchées et intangibles se sont peu à peu fondues, le pouvoir et l'autorité ont passé de main en main, l'esclave de la veille est devenu le dirigeant du jour, et l'exploité de notre époque, représentatif de la faiblesse sociale actuelle, n'a plus besoin que d'un peu d'éducation générale pour devenir l'homme libre de demain, d'après demain, si l'on veut.

D'où, *faiblesse artificielle*, soigneusement entretenue par les sociétés politiques qui nous ont toujours étreints, par les enseignants et les moralistes à leur solde.

Cérébralement, physiologiquement et *moralement* la femme est *naturellement* inférieure à l'homme. (Délaissons la plastique, les deux sexes se ressemblant en *laid*).

D'abord, simple assouvissement des sens, puis bête de somme, ensuite esclave et courtisane, enfin matrone, aujourd'hui objet de luxe, ces avatars successifs caractérisent l'évolution de la femme à travers les âges. Mais, simple déversoir coïtal ou bibelot d'étagère, la faiblesse de la femme étant *naturelle*, de sa venue au monde à sa mort, et surtout pendant la période adulte, la femme est inférieure à l'homme.

Socialement pas *d'infériorité réelle*, faibles et forts n'étant qu'*artificiellement* classifiés, *Sexuellement, infériorité naturelle* contre laquelle tous les désirs particuliers, toutes les vaines déclamations ne peuvent et ne pourront rien.

C'est de l'inconnaissance ou de la négation voulue ou intéressée de ces lois fondamentales et inéluctables que découlent toutes les erreurs du *Féminisme*.

***

Pour s'en tenir au règne animal, de la monère asexuée, se générant par scissiparition, jusqu'à l'homme que nous connaissons, la particularisation, l'individualisation s'affirment d'autant plus nettement qu'on s'élève dans l'échelle des êtres.

Un mollusque ressemble à un autre mollusque, le poisson mâle au poisson femelle, quoique déjà celui-là soit morphologiquement mieux partagé. Les oiseaux et les volatiles sont chez le mâle, revêtus d'atours plus luxuriants. Chez les ruminants, la différenciation physiologique s'accentue toujours à l'avantage de ce dernier. S'agit-il des félins et des carnivores, elle saute aux yeux des plus aveugles. Un lion se distingue nettement d'une lionne. Leur esthétique est dissemblable, leur force combative fort inégale.

Dans l'espèce humaine, ces phénomènes sont arrivés à un état d'acuité indéniable. Les formes et la structure diffèrent, la puissance musculaire ne se compare pas, les fonctions naturelles sont tranchées, les aptitudes, les goûts et les besoins n'ont aucune ressemblance, la cérébralité des deux sexes n'a également rien de commun.

Et cette individualisation s'accentue selon le degré d'évolution et l'ethnographie des types.

Chez les primitifs, la différenciation physiologique est relativement faible et presque nulle cérébralement — Les nègres et les Asiatiques se tranchent mieux, la mentalité des sexes se différencie nettement. Quant aux Européens ils prennent, suivant le sexe, un caractère d'individualisation très marqué.

Chez ces derniers mêmes, l'individualisation se précise suivant le degré de civilisation et d'éducation.

La paysanne a beaucoup plus de ressemblance physique et mentale avec l'homme de la campagne que la femme de l'ouvrier vis à vis de ce même ouvrier. Dans la bourgeoisie, ces différenciations s'accentuent encore bien plus nettement et si nous en arrivons à la production de pure intellectualité, celle de la femme artiste ou scientiste ne peut supporter aucune comparaison avec celle de l'homme artiste ou scientiste. L'homme est Créateur, la femme Copiste.

Nier à la femme son droit à la révolte, son aspiration au mieux-être, sa place entière au soleil, son légitime désir de s'appartenir enfin, serait de l'inconséquence. Mais il faut dire aux féministes que prendre des aspirations pour des réalités ne suffit pas pour transformer des lois naturelles inéluctables et que, même dans les sociétés libres de l'avenir, l'*infériorité naturelle* de la femme subsistera la laissant toujours à la merci de la force. Que la force, enfin équilibrée, n'abuse pas, c'est ce qu'il y a de possible et nous le désirons.

En résumé, le Féminisme n'est qu'un des produits de l'éducation sensiblarde que, de tout temps, les dirigeants ont inculqué à leurs sentimentaux dirigés. C'est un mouvement qu'il serait bon de laisser se détruire naturellement, si le danger qu'il présente pour l'éducation véritable des individus ne nous faisait comprendre l'urgence de le combattre.

A. CARTERON

A Travers Champs

Propos d'un fou.

Fuyant l'énorme ennui de ces longs soirs d'hiver
Où, frileux et transi près du feu l'on grelotte,
Dans les bois dénudés où l'aquilon sanglote
Je m'essaie quelquefois à composer des vers.

(Ce ne sont pas des vers grandiloquents, sublimes
Où l'on sent que le cœur d'un poète a chanté
Non, mon balbutiment n'est guère apparenté
Au verbe merveilleux des maîtres de la rime.)
Sous bois, à travers champs, ainsi j'aime aller seul
Dans les sentiers étroits que l'hiver désagrège
Par n'importe quel temps même alors que la neige
Etale sur le sol sa blancheur de linceul.

Ces nocturnes départs intriguent les commères
Aussi, lorsque la lune en l'azur des cieux luit
Je les entends, au loin, s'entre-crier : « C'est lui
Qui passe encor là-bas, le chasseur de chimères.
— Qu'a-t-il donc à rôder ainsi dans nos guérets
Où nul, excepté lui, le soir ne s'aventure ?
— Pourquoi donc aux rigueurs de la température
Se plaît-il à traîner son corps de déterré ?
— S'il n'est pas fou, Seigneur, le démon l'accompa-
A ne pas en douter, car vraiment, conçoit-on [gne,
Qu'à moins d'avoir peuple Bicêtre ou Charenton
On délaisse un bon feu pour courir la campagne ?
— Puis il couche à la dure (et ce n'est un secret
Pour aucun des traîniers qui vont dans sa cahute.)
Ce faisant, il prétend s'entraîner à la lutte
Où doit finir, dit-il notre monde exécré.
— Va-t-il pas jusqu'à dire, à qui veut bien l'entendre
Que notre République a trop longtemps duré ;
Qu'un jour nous n'aurons plus ni maires, ni curés
Pour baptiser, unir ou enterrer nos cendres.
— Que le gouvernement, quel qu'il soit n'est jamais
Qu'un dogue toujours prêt à sortir de sa niche
Pour défendre les biens et la peau des gens riches
Chaque fois que les gueux les serrent de trop près.
— Que la terre est à tous comme le vent qui passe
Et comme le soleil qui dore les moissons —
Que, pour tous, les oiseaux chantent dans les buis-
Que la pomme ou la poire est à qui la ramasse ! [sons ;
— Qu'il a le droit de prendre, aux fainéants surtout,
Ce qui est nécessaire à sa femme et ses mômes
Puisque, malgré qu'il soit actif et économe
Il ne parvient jamais à joindre les deux bouts.
— Que la mère Patrie est une ignoble gouge
Pour laquelle il est fou de vouloir s'exposer ;
Que nul être ici-bas n'a le droit d'imposer
Le noble port du sabre et du pantalon rouge.
— N'est-ce pas criminel, Seigneur, par tous temps,
D'aller parlant ainsi, de façon monstrueuse
N'allez-vous pas bientôt, de quelque nébuleuse
Sortir et foudroyer ce suppôt de Satan ? »
Contre moi, va le flot de ces menaces vaines.
Je ris, ne craignant point les colères du ciel.
Et je m'en vais, rêvant — n'est-ce pas l'essentiel —
Aux temps où germeront les révoltes humaines.

BIZEAU

Les arguments simplistes

En sociologie, disent certains rhéteurs bourgeois, il faut se défier de la logique des arguments simplistes.

Evidemment ceux qui tiennent ce langage ne cherchent qu'à obscurcir cette science déjà si complexe qu'est la sociologie ; ils y ont un intérêt puissant, et je comprends l'ardeur avec laquelle ils émettent cette idée et tentent de l'appliquer. Ce sont le plus souvent des arrivistes, des politiciens, qui s'adressent à la foule et qui profitent de la circonstance pour se servir d'une phraséologie sophistique et émasculatrice des énergies et des vouloirs populaires.

A ce sujet, il est même des anarchistes qui, voulant paraître scientistes ou lettrés, émettent dans leur prose ou dans leurs discours d'indigestes élucubrations plus ou moins abracadabrantes, au lieu d'employer la logique évidente des arguments simplistes.

Puisqu'il est reconnu *a postériori* par l'expérience, que seule l'éducation individuelle peut aboutir à un résultat, sinon immédiat, du moins relatif, il est nécessaire de détruire le scepticisme de la majorité des individus, en nous servant le plus possible dans nos critiques, d'arguments simplistes à la portée de leur compréhension.

Les individus n'étant pas aptes à faire la gymnastique cérébrale que demande l'étude de la question sociale, il n'est pas erronné de dire que les résultats obtenus seront plus grands, par l'emploi d'arguments simplistes, que par celui d'arguments plus complexes, incompréhensibles pour des individus n'ayant nulle connaissance des prémisses et des rudiments d'aucune science.

L'évidente supériorité de la logique de ces arguments simples et clairs est incontestable.

En effet, déblatérer contre le militarisme et inciter les jeunes à aller au régiment, paraît être la thèse de gens mettant en contradiction leurs actes et leurs idées. Tandis qu'en disant : s'il n'y avait plus de soldats, il n'y aurait plus d'armée, on soutient une thèse logique plus susceptible d'être prise en considération.

Faire d'acerbes discours sur la tyrannie bourgeoise et engendrer soi-même la tyrannie et l'hypocrisie, est chose entièrement illogique, alors que le simple bon sens démontre que seule l'éducation individuelle et rationnelle peut amener l'individu à se débarrasser des préjugés existants et à se former lui-même une opinion par le libre examen et par la libre critique.

Octave GUIDU

6

LE TABAC

Le tabac détermine également des accès d'angine de poitrine ou du moins une pseudo-angine qui ne le cède en rien à la vraie.

Il existe de même un pseudo-asthme nicotinique non moins angoissant que le vrai. C'est ainsi qu'après une orgie de tabac, le fumeur manque subitement d'air ; il a la sensation que la respiration va s'arrêter et craint de suffoquer, c'est à dire de mourir asphyxié.

L'angine des fumeurs est caractérisée par la sécheresse et un état catarrhal des muqueuses — symptômes qui, de passagers, deviennent enfin chroniques. Dans les cas graves, cette irritation s'irradie vers la trompe d'Eustache et détermine la congestion de la cavité tympanique et, par là, la dureté de l'ouie.

Lorsque le fumeur ou le priseur persiste dans son vice, cet état de choses peut aboutir à la paralysie des muscles laryngiens (aphonie), des nerfs auditifs (surdité) et des nerfs optiques (cécité) !

En effet, *l'otite nicotinique*, qui aboutit à la surdité des fumeurs, est due à l'extension, par la trompe d'Eustache, des granulations du larynx (laryngite) et du pharynx (pharyngite).

Il en est de même de *l'amblyopie nicotinique*. L'amblyopie ou affaiblissement de la vue est le premier degré de *l'amaurose* ou perte totale de la vision.

L'amblyopie des fumeurs commence par une diminution de la vue à distance, à laquelle se joint bientôt une perversion dans la perception des couleurs qui sont confondues.

C'est ainsi que par exemple le vert et le rouge paraissent jaune au fumeur amblyopique, qui ne distingue plus la monnaie en argent de la monnaie en or, etc.

Le *cancer des fumeurs* mérite d'autant plus son nom que l'hérédité seule ne suffirait pas à le causer et que cette tumeur épithéliale, due à l'irritation répétée de la région affectée, n'apparaît que sur la lèvre inférieure du fumeur — ou sur sa langue.

Lorsque le fumeur est édenté, la pipe manque de support solide et, trop lourde pour être maintenue par les lèvres seulement, cherche et trouve alors son point d'appui dans la langue. Aussi le cancer apparaît-il alors sur la langue — toujours situé du côté où le fumeur a l'habitude de placer sa pipe.

Le développement de cette affection est encore favorisé par l'anesthésie que la nicotine produit sur la muqueuse, insensibilité qui empêche le fumeur de se rendre compte de la chaleur développée par son brûle gueule qui le grille tout vivant sans qu'il s'en aperçoive !

Le cancer des fumeurs ne peut être guéri que par le couteau, c'est à dire par l'excision de cette tumeur, dût même la moitié de la langue y passer. Les récidives ne peuvent être évitées qu'en renonçant absolument au tabac.

Quel est l'effet du tabac sur les *fonctions digestives ?*

N'en déplaise aux tabagiques, l'hypersécrétion salivaire, ne peut pas faciliter la digestion, pour la bonne raison que la salive est ou bien rejetée par le fumeur — et alors ce *ptyalisme* est une cause d'affaiblissement et de débilité pour le cracheur.

Ou bien la salive, imprégnée de nicotine est avalée par le fumeur — elle l'est toujours par le chiqueur — dont les muqueuses gastro-intestinales ne peuvent alors ne pas en absorber une certaine quantité : Dans les deux cas le tabac est nuisible à la digestion.

En effet, nous nous trouvons en face d'une double action du tabac : d'une action *générale* pouvant aller jusqu'à l'intoxication nicotinique, décrite déjà, et d'une action *locale* comportant l'irritation des membranes mises en contact immédiat avec le poison absorbé.

Or, cette irritation locale se traduit par une rougeur plus ou moins vive ainsi que par une sécrétion accrue de la muqueuse congestionnée, hypersécrétion qui cesse avec l'irritation qui l'a produite et qui finit par faire place à une sécheresse définitive de la bouche et de la gorge, sécheresse qui est aussi le caractère prépondérant de la pharyngite des fumeurs.

Après avoir stimulé d'abord les fibres musculaires — stimulation qui peut aller jusqu'à la diarrhée, aux vomissements, etc., — le tabac les jette finalement dans un état atonique, d'où paresse et paresie intestinales, constipation, etc., — surtout lorsque le fumeur tâche de remédier à cet état de choses à l'aide de l'alcool.

Ce n'est que lorsqu'on fume très modérément et en observant toutes les précautions hygiéniques que nous indiquerons plus loin, ou bien lorsqu'on est réfractaire à ce poison, comme on peut l'être pour d'autres agents toxiques, que celui-ci est bien supporté par l'organisme. Cependant, même alors l'anorexie tabagique ou inappétence est fréquente chez le fumeur, dont la sensibilité est engourdie par le tabac, qui « trompe la faim ».

Le sevrage du fumeur.

Le docteur Georges Petit, secrétaire général de la Société contre l'abus du Tabac, a réuni dans un savant mémoire l'ensemble des moyens pratiques de renoncer au tabac ou d'en atténuer au moins l'action malfaisante.

La première question qui se pose pour le tabac, comme elle se pose pour l'alcool et la morphine, est celle-ci : la désaccoutumance peut-elle être brusque ou doit-elle être progressive, c'est à dire le sevrage du fumeur, du priseur et du chiqueur peut-il s'accomplir d'un seul coup sans détriment pour la santé du tabacomane, ou celui ci doit-il, pour la ménager, procéder par petites étapes ?

Nous sommes avec le docteur Petit pour la suppression brusque du tabac, l'expérience universelle ayant démontré qu'il est toujours possible à tout fumeur, même au plus endurci dans son vice, de rompre, et de rompre même brusquement, avec sa funeste passion, sans qu'il soit exposé au moindre accident grave.

La suppression progressive s'éternise au contraire au point que, lorsque le patient arrive au jour de la dernière cigarette, il reprend le système progressif, mais cette fois-ci en montant, c'est à dire augmentant de nouveau la ration du tabac.

C'est sans doute pour se dédommager des privations subies avec autant de persévérance que de fermeté...

Si l'on examine bien les faits, dit G. Petit, on constate que les fumeurs, qui prétendent arriver peu à peu à perdre l'habitude du tabac, passent leur vie à fumer par périodes oscillantes et la courbe de consommation du tabac décrit chez eux des ondes très amples sans jamais arriver, et surtout se maintenir, au zéro.

Le *sevrage graduel.* — Les fumeurs incapables de rompre brusquement avec leur manie, dont ils voudraient néanmoins guérir, préfèrent adopter, d'après ce qui précède, une méthode mixte de désaccoutumance.

Ces fumeurs peuvent opter entre le sevrage, soit par une diminution lente et progressive de la ration habituelle de tabac, soit en lui substituant une substance inoffensive, susceptible d'être utilisée à la façon du tabac pour provoquer l'illusion et tromper l'habitude tout en ayant l'air de la satisfaire.

L'eucalyptus, comme succédané du tabac, joint, à la vertu purement négative de l'innocuité, encore le mérite, positif celui-là, de la salubrité. En effet, les deux substances, d'après Goyard, ont les effets le plus opposés :

Le tabac est toxique au plus haut degré ; l'eucalyptus est simplement un excitant aromatique.

Le tabac stupéfie le système nerveux ; l'eucalyptus le réveille.

Le tabac relâche l'intestin ; l'eucalyptus lui donne du ton.

Le tabac provoque des palpitations de cœur et de l'angoisse respiratoire ; l'eucalyptus calme ces accidents.

Mais la différence la plus importante mise en relief par Goyard entre les deux plantes, c'est que le tabac agit sur le cerveau, tandis que l'eucalyptus n'a pas d'action sur cet organe.

Or, les feuilles de l'*eucalyptus globulus* se prêtent à une fermentation analogue à celles des feuilles de *nicotiana tabacum* et grâce à cette fermentation, les principes aromatiques

(*Suite et fin en quatrième page*)

A Travers les Réunions

C'est toujours à l'U. P. du faubourg St-Antoine que nous avions mercredi dernier une intéressante causerie de Micouleau sur *les Causes de la dégénérescence*.

Après nous avoir défini dans un exposé succinct ce qu'il entendait par dégénéré — individu dont les fonctions ne s'accomplissent pas d'une façon normale — il aborde immédiatement le processus que suit presque invariablement la dégénérescence, ainsi que les causes du déséquilibre qu'un tel état entraine :

« On constate une diminution, puis une disparition partielle — qui peut devenir complète — du phénomène de la mémoire. Ce sont tout d'abord les souvenirs récents qui disparaissent, puis peu à peu, remontant le cours de la vie du sujet s'effacent progressivement les souvenirs de la jeunesse, de l'adolescence et l'individu arrive à ce que l'on appelle ordinairement *état d'enfance*.

Quant aux impressions, elles disparaissent par ordre d'intensité, c'est-à-dire que ce sont les plus fortes, celles qui ont impressionné davantage le sujet, qui résistent le mieux.

« La mémoire disparue, ce sont les habitudes qui s'en vont et cela suivant le même ordre : les plus récentes précédant les autres dans l'oubli.

« Enfin les fonctions vitales elles-mêmes perdent peu à peu de leur importance aux yeux du sujet qui arrive insensiblement à ne plus y songer. Après les fonctions génésiques qui sont les premières atteintes, les fonctions nutritives oubliées entraînent la mort de l'individu si une maladie intercurrente ne l'a déjà emporté. »

Tels sont rapidement exposées les différentes phases que suit le déséquilibré dans l'évolution qui entraîne sa disparition.

***

Quelles sont les causes d'un tel état ?

« Elles sont nombreuses, nous dit Micouleau, et ont subi plusieurs classifications : mais nous devons en signaler une assez fréquente et très importante car elle atteint sous beaucoup de formes une grande quantité de sujets ; c'est la tendance qu'ont les individus à accorder la prédominance à certaines fonctions sur d'autres, ce qui entraîne presque toujours un déséquilibre profond.

« Si l'on écarte les cas légués par l'hérédité, rachitisme, syphilis, lèpre et d'une façon générale toutes les prédispositions pathologiques, — on peut constater que la presque totalité du contingent est causée par le milieu social : conditions de travail, agglomérations urbaines, etc., et surtout par l'absorption de poisons divers : alcool, tabac, opium, hachisch.

« Ces poisons sont surtout mauvais parce qu'ils suppriment le phénomènes d'attention et parce qu'ils diminuent celui de l'intelligence, c'est-à-dire les deux phénomènes qui distinguent, semble-t-il, la mentalité humaine. »

***

Micouleau termine en énumérant les causes de la dégénérescence par des démonstrations plus complètes et très intéressantes sur les effets que produisent les causes sociales, surtout celles des commotions politiques ou religieuses qui secouent de temps à autre notre pauvre humanité. « Ces commotions, dit-il, ont pour principal résultat d'amener une recrudescence d'intolérance, d'imbécilité et de crétinisme dans les collectivités qui les subissent.

« Tous les hommes ont des idées folles — si l'on peut dire — mais chez les individus sains il y a des tendances qui persistent à contrecarrer ces idées folles qui se donnent libre cours chez le dégénéré. »

C'est sur cette définition de l'individu que l'on peut considérer comme normal — c'est-à-dire l'individu raisonnant — que prend fin cette causerie.

Comme elle fait partie de toute une série de causeries semblables, nous verrons plus tard les conclusions que pourra nous en tirer Micouleau. Mais d'ores et déjà ce compte-rendu pourra éveiller l'attention des camarades sur cette partie si intéressante de la pathologie sociale, qui est constituée par les phobies de nos contemporains.

LE BALADEUR

Voilà le texte de l'affiche que nous nous proposons d'éditer.

Que les copains qui ne nous ont pas encore écrit à ce sujet ne tardent pas davantage à le faire, afin que nous sachions dans quelles conditions le travail pourra s'effectuer.

Nous rappelons que cette affiche sera tirée en demi-colombier, (timbre à 0 fr. 12) et livrée à 3 *francs le cent, franco* 3 *fr.* 60.

Des copains nous ont proposé de faire le même texte en placard-manifeste à distribuer. Nous soumettons l'idée aux copains afin qu'ils nous aident à la réaliser s'ils la trouvent pratique.

Le placard serait aux prix ordinaires : 0 *fr.* 50 *le cent,* 3 *fr. le mille ; franco,* 0 *fr.* 65 *et* 3,60.

LES ABRUTISSEURS

L'ÉCOLE RELIGIEUSE ABRUTIT !

Les cléricaux et les congréganistes abrutissent l'enfant à l'aide des principes d'une religion mensongère et d'un Dieu irréel.

Ils empoisonnent le cerveau des gosses avec des absurdités sur la vie future, le paradis, l'enfer. On en fait des résignés, des esclaves qui engraissent les exploiteurs de tous les cultes.

L'école des ignorantins fabrique des brebis cléricales, des esclaves religieux. *On y abrutit au nom de Dieu !*

L'ÉCOLE LAÏQUE ABRUTIT !

Les dogmes sont différents, mais la besogne est la même. On inculque aux petits bambins les notions de la *Patrie*, de la *Propriété*, de *l'Autorité*, aussi mensongères que celle de *Dieu*.

Dieu n'existe pas, disent les anticléricaux. Mais pour le miséreux, la Patrie n'existe pas davantage et la Propriété et l'Etat ne sont que les remparts derrière lesquels s'abritent les repus et les parasites, bénéficiaires de l'ignorance et de la bêtise ouvrières.

A la laïque on abrutit au nom du Drapeau et du Capital. On fabrique des brebis anticléricales, des moutons patriotes, des esclaves républicains. C'est toujours du bétail à tondre et à égorger.

C'est pour avoir l'assiette au beurre que les partis se disputent le droit d'abrutir les enfants !

Pourtant il n'est pas plus intéressant d'être exploité par un patron radical que par un patron clérical, d'être sacrifié pour une Patrie mensongère que pour un Dieu imaginaire !

Ce que nous voulons c'est ne plus être exploités du tout, c'est ne plus être écrasés. *Nous voulons être libres !*

L'éducation rationnelle consisterait à fournir à l'enfant un bagage de connaissances scientifiques le préservant des préjugés et le rendant capable de se passer d'autorité et d'exploitation.

C'est la mise en pratique de cette éducation qui a valu à Ferrer sa condamnation à mort en Espagne.

L'éducation laïque ou religieuse fait des suiveurs, des abrutis.

L'éducation anarchiste formera des hommes conscients qui démasqueront les charlatans et les menteurs, pour instaurer une vie plus fraternelle et plus belle.

L'émancipation intégrale ne sera obtenue que par la destruction de tous les préjugés, laïques ou religieux.

Revue des Journaux

Le Libertaire

Ce numéro est consacré à l'Ecole moderne de Barcelone et est mieux réussi que le précédent numéro spécial de Ferrer. Il débute par un dessin de Luce.

Un article de Laisant sur l'utilité de l'éducation. On a tué Ferrer pour empêcher son œuvre, mais elle n'en est pas moins plus nécessaire que jamais.

On reproduit une longue étude où Ferrer explique lui-même ce qu'il entendait par la « rénovation de l'Ecole »

Après avoir montré que tous les partis et tous les gouvernements ont intérêt à s'emparer de l'école pour se fabriquer des générations d'esclaves, il expose ce que pourrait être une éducation rationnelle et scientifique. Il faut abandonner toute contrainte et se borner à seconder l'enfant dans les directions naturelles de son tempérament. Il termine en exposant très bien sur quelles bases et de quelle façon il entendait faire ce travail libérateur.

L'enseignement rationnel est le meilleur moyen d'œuvrer à la transformation sociale dit Anselmo Lorenzo, l'ancien collaborateur de Ferrer.

Miguel Moreno fait voir toute la différence qu'il y avait entre l'Ecole Moderne et les écoles laïques et religieuses. Pas de cadeaux, pas de récompenses, pas d'autorité, voilà ce qui caractérisait — avec un programme d'études intéressantes — l'œuvre de Ferrer.

G. D. est partisan de conquérir, révolutionnairement, dans la rue, le droit d'écrire librement, menacé sans cesse par des poursuites nouvelles.

Henry Combes s'occupe du conflit entre les politiciens et la C. G. T. et envoie un petit coup de patte à ceux qui ne veulent pas se mêler à ces compétitions pour la direction du bétail ouvrier.

En quatrième page, une gravure plutôt... nébuleuse.

Les Temps Nouveaux

Bien peu à lire dans le numéro de cette semaine.

Jean Grave fait un appel en faveur des copains de la République Argentine et s'indigne du lâchage général dont ils sont l'objet de la part des révolutionnaires.

On se prépare pour la *campagne anti-électorale*.

J. Colbaert s'associe à la campagne de la C. G. T contre la capitalisation des *Retraites Ouvrières*.

Quatre pages de *Mouvement Social* dans lesquelles seule la partie internationale est intéressante.

LE LISEUR

L'Amour Libre

par **Madeleine VERNET**

Brochure à **0** fr. **05**

3 *fr.* **50** *le cent ; franco* **4** *fr.* **10**.

des deux plantes sont ensuite facilement mis en liberté par la combustion.

Cette analogie permet au fumeur soigneux de sa santé, de remplacer le tabac nuisible par l'eucalyptus inoffensif, sans que son goût et son odorat en souffrent trop.

Le docteur Badin conseille de substituer au tabac, des *plantes aromatiques*, capables de plaire autant que le tabac, mais sans nuire à la santé. C'est ainsi qu'il propose la lavande, la sauge, la patience — ainsi que l'oseille, les épinards et même des feuilles de betteraves ou des mélanges de ces végétaux.

En général, un vrai fumeur n'a pas la force de volonté nécessaire pour s'affranchir ainsi d'un seul coup de l'esclavage du tabac.

En effet, dit aussi Petit, pour être fumeur, il faut avoir déjà une maladie de la volonté, étant donné qu'il faut au moins manquer d'énergie pour consentir à rester l'esclave d'une passion ou d'un vice.

Aussi les fumeurs empoisonnés ne savent-ils plus vouloir, mais passent leur temps en rêveries enveloppées dans les nuages bleuâtres de leur pipe. Ils ont bien en tête une foule de projets, mais n'ont le courage d'en exécuter aucun. Il n'y a donc plus chez eux que des ébauches de volition.

Ce sont des *abouliques* impuissants de vouloir !

Il faut, dit aussi Decroix, le fondateur de la *Société contre l'abus du tabac*, il faut toujours beaucoup de caractère, de courage même, pour rompre avec une habitude, quelle qu'elle soit.

LIP TAY

Conclusion.

N'en déplaise à ceux qui excusent au nom de la liberté toutes les aberrations et toutes les sottises, la seule conclusion pour l'anarchiste consiste dans la rupture catégorique avec les mauvaises habitudes et les préjugés.

Avoir la prétention de transformer la société et être incapable de se nettoyer soi-même est bien illogique ! Sans sectarisme et sans outrances, sachons raisonner nos actes afin de vivre le plus possible une existence conforme à nos conceptions anarchistes.

DORIS

PAR LA BROCHURE

— *Brochures antiélectorales* —

L'Illusion Parlementaire (C.-A. Laisant)	0 10
L'Absurdité des soi disant Libres-Penseurs (Paraf-Javal)	» 10
Pages d'histoire socialiste (Tcherkesoff)	» 25
La Grève des Electeurs (O. Mirbeau)	» 10
Le Tréteau électoral, piécette (Léonard)	» 10
L'Election du Maire, piécette (Léonard)	» 10
Si j'avais à parler aux Electeurs (Grave)	» 10
L'Absurdité de la Politique (Paraf-Javal)	» 05
L'État, son rôle historique (Kropotkine)	» 25
Le Mensonge électoral (A. Lorulot)	» 05

NOS ÉDITIONS

Nous éditons en brochure, l'article de notre première page.

La Justice et les Criminels

par *Haël*

L'exemplaire : **0** fr. **05**, franco : **0** fr. **10**

Le cent **1** franc, franco **1** fr. **60**

Cette brochure est la première d'une série que nous nous proposons d'éditer à un franc le cent, dans le but d'aider à la propagande et à la vulgarisation de nos idées.

Que tous ceux qui veulent nous aider à ce travail de diffusion anarchiste fassent circuler nos éditions, la propagande y gagnera et cela nous permettra d'intensifier notre travail.

TROIS MOTS AUX AMIS

LES COPAINS peuvent dès maintenant envoyer leur copie pour notre numéro spécial anti-votard, afin que sa confection ne laisse rien à désirer.

HERBELOT. — Les affiches anti-électorales 3 fr. 60 le cent franco.

QUIMPER. — E. Mallet, rue du Port, à Luçon (Vendée), demande à entrer en relations avec des camarades.

MARCELLIER donnera son adresse à Couelles chez Palacios, 9 rue de l'Abreuvoir à Clichy la Garenne.

BEAURE. — Entendu, nous te devrons encore cent de tes brochures.

JEAN BON. — Oui, tu peux venir un dimanche matin.

DELGOVE (Rouen) demande nouvelles de Gaston Vollé.

PREVOST, 50, rue Thiers à Lillebonne (Seine-Inf^e). — Demande à correspondre avec un copain de Lyon pour renseignements.

CORNIER donnera nouvelles à Prévost.

RAOUL. — Ton abonnement va jusqu'au n° 260.

CASKROUTE. — Jullot a lettre pour toi. Donne lui adresse.

DEBOÉ, CAROUY. — Reçu vos mandats.

Un copain typo est prié de se mettre en relation avec les C. P.

Les camarades désirant sous une forme ou une autre, coopérer à la réapparition de *l'Ere Nouvelle*, sont priés d'écrire à Armand, 29, rue de Recouvrance, à Orléans. Cette publication serait un organe de philosophie, d'éducation et de réalisations pratiques, orientée dans un sens purement anarchiste-individualiste.

Vient de paraître

L'Idole Patrie

et ses conséquences

par **André LORULOT**

Préface d'Alfred Naquet

Malgré la condamnation, elle a conservé sa physionomie primitive, mais des remaniements importants et l'addition des plaidoiries et de nombreuses et suggestives citations donnent à cette réédition un caractère très intéressant et en font une arme de propagande anti-patriotique et anarchiste très complète.

L'exemplaire **0,10** *: franco* **0,15**. *Le cent* **7** *fr. franco* **7,80** *en gare.*

Où l'on discute ! Où l'on se voit !

Causeries Populaires des XVIIe et XVIIIe, 22, rue du Chevalier-de-la-Barre. — Lundi 31 janvier, à 8 h. 1/2 *La propagande abstentionniste* par Lorulot.

Causeries Populaires des Xe et XIe, cité d'Angoulême (66, rue d'Angoulême) — Mercredi 2 février, à 8 h. 1/2. *De la Morale* par Malay.

La Libre Discussion, groupe du IVe, salle du Petit Châlet, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville. — Vendredi 28 janvier à 8 h. 1/2. *Le déclassement actuel des partis politiques* par Ch. Bondon.

Les copains italiens se réuniront samedi 29, à 8 h., 89, rue Saint-Honoré. Métro : Châtelet.

Les copains des différents arrondissements se réuniront le samedi 29 janvier, à 8 h. 1/2, salle du restaurant coopératif, 49, rue de Bretagne, pour s'entendre sur la propagande à faire pendant la prochaine foire électorale.

Les antiparlementaires du XVe viendront discuter sur l'action électorale à faire, à la causerie qui aura lieu le jeudi 27 janvier à 8 h. 1/2, 151, rue Blomet.

Causeries Populaires des 19e et 20e, 14, villa de l'Ermitage, 315, rue des Pyrénées. — Vendredi 28 janvier, à 9 h. *Le Syndicalisme est-il un agent de transformation sociale ?* par un camarade.

Groupe d'Education Libre, 2, rue St-Bernard (11e). — Samedi 29 janvier à 8 h. 1/2. *Les deux propagandes*, par Laussinotte.

TOURCOING. — Groupe d'études scientifiques et sociales, 119, rue de la Croix Rouge. Réunion tous les mardis et samedis.

CHARTRES. — Causeries Libres, 28, rue des Ecuyers. Samedi 29, à 8 h. 1/2, *Comment devons-nous vivre ?* par un camarade.

ROUEN. — Vendredi 28 janvier, à 8 h. 1/2, 3, rue du Gessard. Causerie par un camarade sur *l'action anarchiste pendant la période électorale*.

Les copains de la région de Rouen pourront se concerter pour la propagande abstentionniste avec Delgove, 99, rue Saint-Vivien, Rouen.

— **Travail en Camaraderie** —

Imp. des Causeries Populaires : Lucien Biehler

Le Gérant : Marcel COUILLEAU